

Henry
James

Le Motif dans le tapis



folio**2**€

COLLECTION FOLIO

Henry James

Le Motif dans le tapis

*Traduit de l'américain
par Pierre Fontaney*

Gallimard

Cette nouvelle est extraite de *Nouvelles complètes (1888-1898)*,
tome III (Bibliothèque de la Pléiade,
Éditions Gallimard).

Titre original :

THE FIGURE IN THE CARPET

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française ;
2018, pour la présente édition.

Couverture : Photo © Steve Bronstein / Getty Images (détail).

Henry James est né le 15 avril 1843 à New York. Après une enfance et une adolescence passées entre les États-Unis et l'Europe – déplacements dont on trouvera la trace dans ses écrits, où les liens entre l'Amérique et le Vieux Continent occupent une place centrale –, il fait paraître au sein de revues ses premiers textes en 1864. Nouveliste reconnu dès la décennie 1870, notamment grâce à la parution d'*Un pèlerin passionné* en 1871, il ne cessera dès lors de publier, tout en voyageant beaucoup, vivant tour à tour à Paris, Rome ou Londres où il côtoie écrivains et artistes de son temps. Homme de lettres prolifique, il est l'auteur d'une vingtaine de romans (dont *Les Européens*, *Les Bostoniennes*, *Les Ambassadeurs*, *Les Ailes de la colombe*), de plus de cent nouvelles (dont *Daisy Miller*, *La Bête dans la jungle*, *Le Tour d'écrou*, *La Maison natale*), de très nombreux textes critiques, d'œuvres dramatiques, d'une autobiographie ainsi que d'un journal, dans lequel il réunit, à partir de 1878, projets romanesques, notes de lectures et réflexions personnelles. Naturalisé britannique en 1915, l'écrivain – dont l'œuvre est à la fois héritière du réalisme et profondément ancrée dans le *xx^e* siècle, parente à plusieurs égards d'*À la recherche du temps perdu* (1913-1927) de Proust, par exemple – meurt à Chelsea, le 28 février 1916, à l'âge de soixante-douze ans.

Lisez ou relisez les livres d'Henry James en Folio :

LES BOSTONIENNES (Folio n° 479)

L'AMÉRICAIN (Folio n° 1346)

DAISY MILLER (Folio Bilingue n° 45 et Folio 2 € n° 3624)

LES AILES DE LA COLOMBE (Folio n° 3141)

LA MAISON NATALE (Folio Bilingue n° 78)

LE BANC DE LA DÉSOLATION *et autres nouvelles* (Folio
Classique n° 3773)

LA SOURCE SACRÉE (Folio Classique n° 4190)

LE MENTEUR (Folio 2 € n° 4319)

LE DERNIER DES VALERII (Folio Bilingue n° 154)

DE GREY, HISTOIRE ROMANTIQUE (Folio 2 € n° 4957)

LE FANTÔME LOCATAIRE *précédé d'HISTOIRE SIN-*
GULIÈRE DE QUELQUES VIEUX HABITS (Folio 2 €
n° 5900)

CARNETS (Folio Classique n° 6063)

I

J'avais déjà fait un certain nombre de choses et gagné quelque argent – peut-être même avais-je eu le temps de commencer à croire que je valais mieux que ne se l'imaginaient les gens qui me regardaient de haut ; mais, lorsque je mesure la petite distance que j'ai parcourue (habitude qui est signe d'impatience, car cette distance n'est pas encore des plus grandes), je considère que tout a vraiment débuté dans ma vie le soir où George Corvick, hors d'haleine et soucieux, entra chez moi pour me demander un service. Il avait fait davantage de choses que moi et gagné davantage d'argent – même si je pensais qu'il lui arrivait parfois de laisser échapper des occasions de manifester son talent. Ce soir-là, pourtant, je ne pus que lui déclarer qu'il n'en manquait jamais une de manifester sa bonté. Je fus quasiment transporté de joie lorsque je l'entendis me pro-

poser de préparer pour le *Middle* (organe où nous faisons paraître nos élucubrations, ainsi nommé à cause de la position médiane qu'occupait dans la semaine le jour de sa sortie) un article dont il avait lui-même accepté de se charger et dont il déposa – attachée avec une solide ficelle – la matière sur ma table. Je me jetai sur cette occasion – c'est-à-dire, sur le premier volume de cette occasion – et ne prêtai qu'une attention limitée à l'explication que mon ami donna de sa requête. Quelle explication pouvait être plus pertinente que mon aptitude à m'acquitter de cette tâche ? J'avais déjà pris la plume au sujet de Hugh Vereker, mais je n'avais pas encore publié un seul mot sur lui dans le *Middle*, où mes contributions concernaient essentiellement la rubrique féminine et les poètes mineurs. C'était son nouveau roman, un exemplaire de lancement ; peu importait qu'il ajoute beaucoup ou médiocrement à sa réputation, il me sembla tout de suite évident que ce qui comptait était ce qu'il ferait pour la mienne. De plus, si je lisais toujours ses romans dès que je pouvais me les procurer, j'avais alors une raison particulière de souhaiter lire celui-ci : j'avais accepté une invitation à Bridges pour le dimanche suivant, et Lady Jane avait signalé dans son billet que Mr. Vereker devait être présent. J'étais assez

jeune pour être excité à la pensée de rencontrer un homme aussi célèbre, et assez innocent pour croire que la circonstance exigerait que j'exhibe ma connaissance de son « petit dernier ».

Corvick, qui avait promis d'en faire le compte rendu, n'avait pas eu le temps de le lire ; il s'était affolé après avoir reçu des nouvelles qui – à ce qu'il estima au terme d'une réflexion hâtive – rendaient nécessaire qu'il prenne le train-poste de nuit pour Paris. Il avait reçu un télégramme de Gwendolen Erme en réponse à la lettre dans laquelle il lui offrait de voler à son secours. J'avais déjà entendu parler de Gwendolen Erme. Je ne l'avais jamais vue, mais j'avais mon idée, principalement sur le fait que Corvick l'épouserait si la mère de la demoiselle se décidait à mourir. Cette dame semblait en passe de lui rendre ce service ; à la suite de quelque terrible erreur concernant le climat ou les eaux thermales de je ne sais où, elle avait soudainement été prise d'un grave malaise sur le chemin du retour de l'étranger. Sa fille, isolée et alarmée, désireuse de rentrer d'urgence à la maison mais hésitant à prendre ce risque, avait accepté l'aide de notre ami, et je ne laissai pas de penser en secret que, quand elle le verrait, Mrs. Erme se rétablirait. Ce qu'il pensait, lui, n'avait rien de secret ;

du moins était-il perceptible qu'il ne pensait pas la même chose que moi. Il m'avait montré la photographie de Gwendolen, en l'accompagnant du commentaire que ce n'était pas une beauté mais qu'elle était terriblement intéressante ; elle avait, à l'âge de dix-neuf ans, publié un roman en trois volumes, *Au fond de soi*, à propos duquel Corvick s'était montré, dans le *Middle*, vraiment magnifique. Il était sensible à mon zèle et comptait que le périodique en question ne ferait pas moins en cette occasion ; finalement, la main sur la poignée de la porte, il me dit : « Tu verras, tu t'en tireras très bien. » Puis, voyant que je n'avais pas l'air de bien comprendre, il ajouta : « Je veux dire : tu ne feras pas d'impair.

— D'impair... à propos de Vereker ! Franchement, est-ce que je l'ai jamais trouvé autre chose que terriblement brillant ?

— Mais c'est précisément un impair ! Enfin, qu'est-ce que ça veut dire, que tu le trouves "terriblement brillant" ? Pour l'amour du Ciel, essaye d'être pé-né-trant ! Il ne faut pas que notre accord se fasse à son détriment. Parle de lui, tu vois, comme *moi* j'aurais parlé de lui. »

J'eus un instant de perplexité. « Tu veux dire comme de quelqu'un qui surclasse de loin tous les autres... ce genre de chose ? »

Cela fit quasiment gémir Corvick. « Oh, tu

sais, je ne les mesure pas comme ça, en les mettant dos à dos ! Ça, c'est l'enfance de l'art ! Mais il me donne un plaisir d'une qualité si rare, le sentiment de... » Il médita un instant. « D'un certain quelque chose. »

Je m'étonnai à nouveau. « Le sentiment de quoi, je te prie ? »

— Mon cher, c'est précisément ce que je veux que, *toi*, tu exprimes ! »

J'avais commencé, livre en main, avant même que Corvick ne sorte en faisant claquer la porte, à me préparer à exprimer ce quelque chose. Je passai la moitié de la nuit en compagnie de Vereker : Corvick n'aurait pas pu faire davantage. Vereker était terriblement brillant – je n'en démordais pas – mais il ne surclassait pas les autres d'aussi loin que cela. Au demeurant, je ne fis pas de comparaisons : je me flattai d'être, en la circonstance, sorti de l'enfance de l'art. « Ça fera l'affaire », me déclarèrent-ils clairement et nettement au bureau et, quand le numéro sortit, j'eus l'impression que, sur ce fondement, je pouvais rencontrer le grand homme. Cela me remplit de confiance pendant un jour ou deux, puis ma confiance retomba. Je m'étais imaginé Vereker lisant, ravi, mon compte rendu, mais – à supposer que Corvick n'en soit pas satisfait – comment pourrait-il l'être lui-même ? Je

me dis qu'en vérité la ferveur de l'admirateur est parfois d'une fibre encore plus grossière que l'appétit de gloire de l'écrivain. Quoi qu'il en soit, Corvick m'écrivit de Paris pour me faire savoir, non sans une trace de mauvaise humeur, que Mrs. Erme était en train de se remettre et que je n'avais pas du tout exprimé ce dont Vereker lui donnait le sentiment.

II

Ma visite à Bridges eut pour conséquence de me précipiter dans l'exploration de plus grandes profondeurs. Hugh Vereker, tel que je le vis en cette occasion, était d'un contact si dénué d'aspérités que je rougis à la pensée de la pauvreté d'imagination que supposaient les petites précautions dont je m'entourai. S'il était de belle humeur, ce n'était pas parce qu'il avait lu mon compte rendu ; j'en acquis la certitude le dimanche matin – même s'il y avait trois jours que le *Middle* était paru et s'il fleurissait, ainsi que je m'en assurai, dans le luxuriant jardin de périodiques qui donnait à l'une des tables de chrysocale un air de kiosque de gare. L'impression que Vereker fit personnellement sur moi fut telle que je souhaitai qu'il me lise et, à cette fin, j'aménageai d'une main furtive le désordre qui pouvait empêcher la revue d'être bien visible. Je dois

avouer que j'allai jusqu'à surveiller le résultat de ma manœuvre, mais je surveillai en vain jusqu'à l'heure du déjeuner.

Lorsque ensuite, au cours de la promenade collective, je me trouvai pendant une demi-heure – non peut-être sans une autre manœuvre de ma part – à côté du grand homme, l'effet de son affabilité fut de rendre plus vif encore mon désir qu'il ne demeure pas dans l'ignorance de l'hommage appuyé que je lui avais rendu. Il ne semblait nullement avide que l'on rende justice à ses mérites ; au contraire, je n'avais pas encore surpris dans sa conversation le moindre grognement d'aigreur – note que ma jeune expérience avait déjà formé mon oreille à percevoir. Il avait, dans les derniers temps, été davantage reconnu du grand public, et il était agréable de voir, selon notre expression consacrée dans le *Middle*, que cela le faisait s'épanouir. Naturellement ce n'était pas un auteur populaire, mais il me parut que l'une des sources de sa joyeuse humeur était que justement son succès n'avait rien de populaire. Toujours est-il qu'il était devenu, d'une certaine façon, à la mode ; du moins les critiques avaient-ils pressé l'allure et l'avaient-ils rattrapé. Nous avons découvert combien il était brillant et il avait dû prendre son parti de la perte du mystère qui l'entou-

rait. J'étais fortement tenté, pendant que je marchais à côté de lui, de lui faire savoir combien j'avais contribué à dissiper ce mystère, et je l'aurais probablement fait tôt ou tard si une dame de notre troupe, s'imposant de l'autre côté de lui, n'avait sollicité son attention dans un esprit plutôt égoïste. Cela m'avait tout à fait dissuadé : j'eus presque le sentiment que c'était à mon endroit qu'une telle liberté avait été prise.

J'avais eu sur le bout de la langue, quant à moi, une ou deux formules sur le « mot juste » au « juste moment », mais je me félicitai plus tard de n'avoir rien dit ; après notre retour, en effet, quand nous fûmes réunis pour le thé, je vis Lady Jane, qui n'était pas venue en promenade avec nous, brandir le *Middle* du bras le plus long qu'elle put. Elle l'avait lu tout à loisir, elle était enchantée de ce qu'elle y avait trouvé, et – car ce qui, de la part d'un homme, constitue une erreur passe souvent, de la part d'une femme, pour une heureuse inspiration – je vis qu'elle allait pour ainsi dire faire en ma faveur ce que je n'avais pu faire moi-même. Je l'entendis déclarer, en poussant la revue sous le nez de deux personnes, plutôt éberluées, qui se trouvaient près de la cheminée : « Voilà quelques gentilles petites vérités qui avaient besoin qu'on les dise ! » Puis, quand

Hugh Vereker réapparut, après être monté dans sa chambre pour changer quelque chose dans son habillement, elle la leur arracha. « Je sais qu'en règle générale vous ne regardez pas ce genre de chose, mais, cette fois-ci, il faut absolument que vous y jetiez un coup d'œil. Vous ne l'avez pas fait ? Alors, il faut le faire. Ce monsieur vous a véritablement pé-né-tré, il dit, vous savez, ce que, moi aussi, je ressens à chaque fois. » Lady Jane mit dans son regard une expression qui visait d'évidence à suggérer ce qu'elle ressentait à chaque fois, mais elle ajouta qu'elle n'aurait pas su l'exprimer elle-même. Le monsieur de la revue l'exprimait de manière saisissante. « Tenez, jetez un coup d'œil là, et aussi là, où j'ai coché... la manière dont il le fait ressortir ! » Elle avait immanquablement choisi pour lui dans mon texte les morceaux de bravoure. Si je fus moi-même quelque peu amusé, il se peut que Vereker l'ait été lui aussi. Il montra en tout cas combien il l'était lorsque Lady Jane voulut lire un passage à haute voix devant nous tous – ou du moins appréciai-je la manière dont il y fit obstacle en enlevant affectueusement la revue à son étreinte d'un petit coup sec. Il l'emporterait dans sa chambre, la regarderait quand il irait s'habiller. C'est ce qu'il fit une demi-heure plus tard – je vis qu'il avait la

revue à la main quand il remonta. Ce fut le moment où, pensant faire plaisir à Lady Jane, je lui appris que j'étais l'auteur du compte rendu. Cela lui fit effectivement plaisir, à ce qu'il me sembla, mais peut-être pas tout à fait autant que je l'avais escompté. Si l'auteur n'était « que moi », la chose ne paraissait plus tout à fait aussi remarquable. L'effet n'avait-il pas été de diminuer le prestige de l'article plutôt que d'ajouter au mien ? Lady Jane était sujette aux plus singulières variations d'humeur. Peu importait – le seul effet dont je me souciais était celui qu'il aurait sur Vereker, en haut, dans sa chambre, près de son feu.

Pendant le repas, je guettaï les signes de l'impression qu'il avait faite sur lui, je m'efforçai d'imaginer que ses yeux brillaient d'un bonheur plus grand, mais Lady Jane, à mon grand regret, ne me donna pas l'occasion de m'en assurer. J'avais espéré qu'elle l'interpellerait triomphalement de manière que toute la table entende, qu'elle demanderait publiquement si elle n'avait pas eu raison. Les convives étaient nombreux – il y avait aussi des gens qui ne séjournaient pas au manoir – mais je n'avais encore jamais vu de table assez longue pour priver Lady Jane d'un triomphe. J'en étais précisément à me dire que cette intermi-

nable table m'en priverait, moi, lorsque l'invitée assise à côté de moi – il s'agissait de Miss Poyle, la sœur du recteur, personne robuste et spontanée – eut, bonne âme, la judicieuse inspiration et le courage inhabituel de s'adresser à Vereker, qui était assis de l'autre côté, quoique non exactement en face d'elle, de sorte que, quand il répondit, tous deux durent se pencher en avant. Elle lui demanda, dans sa simplicité, ce qu'il avait pensé du « panégyrique » de Lady Jane, qu'elle avait – sans faire le lien avec son voisin de droite – elle-même lu et, pendant que je tendais l'oreille pour écouter sa réponse, j'entendis, à ma stupéfaction, Vereker répliquer gaiement, la bouche pleine de pain : « Oh, rien d'extraordinaire... c'est le boniment habituel ! »

Mon regard avait croisé le sien pendant qu'il parlait, mais, heureusement, la surprise de Miss Poyle cacha la mienne. « Vous voulez dire qu'il ne vous rend pas justice ? » dit l'excellente dame.

Vereker partit d'un grand éclat de rire, et je me félicitai de pouvoir en faire autant. « C'est un article charmant », nous lança-t-il.

Miss Poyle avança le menton jusqu'au milieu de la nappe. « Oh, vous êtes si profond ! insista-t-elle.

— Profond comme l'océan ! Je veux sim-

tial se résorber peu à peu et se transformer en vagues d'étonnement et de curiosité – vagues qui promettaient, j'étais parfaitement à même d'en juger, de finir par déferler avec la violence de mes plus grandes marées. Je puis dire qu'il n'y a pas aujourd'hui entre lui et moi, en nos qualités de victimes d'un désir inapaisé, l'ombre d'une différence. L'état dans lequel se trouve le pauvre homme me console presque ; il m'arrive même de penser que cela me tient presque lieu de vengeance.

